

métamorphose, puissance, connaissance, vertige. Ces "têtes de chapitres" semblables à des thèmes musicaux vont s'entrelacer d'une section à l'autre à travers des envolées lyriques, de longues et divergeantes énumérations de verbes, d'adjectifs, de synonymes où le lecteur perd souvent le fil de la pensée de l'auteur. Cependant l'une d'entre elles, *métamorphose*, traverse le livre et tente de lui donner une certaine unité. Au long des pages, l'académicien prodiguera au lecteur ses réflexions pêle-mêle sur le métier d'écrivain, l'évolution, la nature, le divin, la vie et la mort.

Ce livre reste dans le droit fil de l'oeuvre de Serres par son style poétique, ses illustrations lumineuses, et par sa pensée qui s'appréhende difficilement. Comme l'a dit Bruno Latour dans ses entretiens avec Michel Serres (*Eclaircissements*, Éditions François Bourin, 1992) ses "livres ne sont pas obscurs, mais le mode de lecture en est caché." La légende accompagnant chacune des illustrations peut se lire indépendamment du texte principal et inciter le lecteur à la poursuite du fil conducteur de la réflexion de l'auteur sur le Corps. Ayant patiemment suivi le foisonnement des références et les diversions le lecteur sera finalement récompensé par une brillante démonstration du rôle cognitif du corps dans l'établissement de la culture. Le corps serait ce pont qui relie et explique la créativité de l'intelligence humaine. Serres en donne des arguments percutants mais complexes à l'image du monde contemporain qu'il ne cesse d'observer.

Geneviève James
Canisius College

Guy Goffette. *Partance et autres lieux*, suivi de *Nema problema*. Gallimard, 2000.

Qui ne se retrouverait pas, ne serait-ce qu'un petit peu, dans cet enfant se perdant dans sa cabane fabriquée au fond du jardin, hantée par les plus grands voyageurs? Bien sûr l'on songe immédiatement à Baudelaire, mais aussi à Rimbaud dont Guy Goffette fait un large usage, et encore à tous ces écrivains voyageurs, Chateaubriand, Nerval, ou même Stevenson.

La problématique est bien celle du départ. L'urgence d'un côté, de l'autre le poids des habitudes, les êtres qu'on aime, le paysage rivé à l'oeil. Guy Goffette a fini par partir, mais on se demande, il se demande s'il a bien eu raison, et le voilà bourrelé non peut-être de remords, mais à tout le moins de nostalgie. C'est pourquoi cette *Partance* revêt une telle signification. Il fallait l'art d'un grand poète, même si ici ces textes sont sous-titrés « récits », pour faire de ce véhicule tout à fait anodin, industriel, un repaire pour enfant, adolescent, adulte pas sage, lieu de tous les rêves, lieu où même les livres tombent des mains. Entre lire et partir, le choix est fait : il faut partir, il faut agir. Cette caravane, devient symbolique, allégorique, mythique. Elle ne part pas, elle ne peut plus partir. « Partance et moi, dire ce qu'elle est simplement avec des mots qui s'en iront eux aussi, un jour, comme le reste.

Décrire est un acte d'amour, disait un poète ». Il y a de la désinvolture à ne pas nommer le poète, mais de la volonté de simplicité dans l'expression de l'émotion. C'est par là ou Guy Goffette touche le plus. Même si, comme on le voit, il prend des distances avec la culture, il n'hésite cependant pas à la nommer. « La lumière du jour entre par quatre baies, à profusion : pare-brise avant, lunette arrière comme en voiture, et deux petites latérales à rideaux. Décentrée au plafond, une lucarne à tabatière. Voilà mon île au milieu des champs, avec le ciel par-dessus ». Simplicité douée de précision dans le vocabulaire, et rappel discret du voisin Verlaine : le tout dans une métaphore inversée pour évoquer le grand large du départ, le havre de paix du refuge, ambiguïté de l'enfant sur laquelle butera l'adulte. « [...] écrire n'est plus de mise quand la pluie sur le toit chante sans effort, et son vers est impair et passe en sautillant [...] et le vers est régulier, et la césure. [...] Et la terre est enfin bleue comme une orange. Les poètes ont toujours raison. » Brel, Verlaine et Eluard, Rimbaud, Pavese, Onetti, Kopland, d'autre encore : Guy Goffette est nourri de poésie, et sa poésie le nourrit. Il passera du rêve à la réalité.

Dans *l'Agencement du monde ou le voyage rêvé du marquis de Sy*, il affirme « Au fond, les vrais voyages sont immobiles. Immobiles et infinis. Solitaires. Silencieux. » Et de donner un coup de patte à ces voyages que font les cadres « d'un bond par-dessus les nuages, ennuyer l'été sur une plage à la mode ou faire la Tasmanie au pas de course sur un parcours fléché comme un rallye dominical ».

Guy Goffette est encore un poète du début du siècle qui a cru aux indiens dans l'hommage qu'il rend à son grand-père « Les derniers planteurs de fumée (Ardenne et Gaume) ». Le topos littéraire du souvenir d'enfance est accepté et revendiqué dans sa plus pure simplicité, quand il s'y mêle images et rythmes : le lecteur l'accepte dans sa sincérité. Partir, c'est aussi ce voyage à l'intérieur de soi que procure le bref plaisir de la cigarette, c'est reconnaître une certaine sagesse, même si elle n'est pas dénuée d'humour. Dans « L'ami du jars », le poète, comme Verlaine ou Baudelaire à propos de la Belgique, n'est pas tendre envers son pays natal : « Désolé, mais j'habite un de ces endroits irrésistible par son indémodable attachement à la banalité et à l'ennui ». Le ton familier de l'entretien se double d'ambivalence : le pays est lui-même désolé. « On m'excusera d'avoir le blues et qu'il me chante : je ne l'ai pas fait exprès » Un peu à la manière de Réda avec le jazz, Guy Goffette cette fois totalement de son temps, allie le tempo du jazz à celui de Verlaine, au sien propre : « aussi m'auront-ils promené plus souvent qu'à mon tour dans les bars, les bals, les bouges, au bras de moi-même, de ma nostalgie, de la solitude ».

L'écriture parvient à sauver l'homme perdu. Comment peut-on être belge ? Combien de fois ne s'est-on pas posée la question ? « On ne naît pas impunément dans cette Ardenne-là ».

Le sentiment d'une faute originelle pèse sur le poète. « L'Ardenne est bien le pays dont on ne revient pas ». Après un récit à grande force d'évocation fabuliste « Belle en Flandre dormant (Bailleul, Nord) », le poète se peint dans un « Portrait de l'artiste en Belge errant » « Pourvu que sur ses traces, avec les semelles de vent qu'on a dégottées Dieu sait où, dans quelle enfance, on puisse chercher encore « le lieu et la formule » de vivre

éperdument ». Au-delà de la critique acerbe, il y a la volonté de vivre, de rejoindre les idéaux de l'enfance, d'une façon poétique, alliant Verlaine le poète à Rimbaud le fuyant.

Le poète enfin part, comme il l'avait tant souhaité, et, bien sûr, après Paris, vers l'Orient. « Nema Problema » rassemble « Bucarest ou mourir (cartes postales roumaines) » et « Nema Problema (notes ferroviaires) ». Mais Guy Goffette nous plonge en plein décalage. Est-ce l'orient, est-ce son style, est-ce encore la réalité vue à travers un oeil à la fois sans complaisance, mais aussi attentif et sensible ? Toujours est-il que ce voyage semble d'une autre époque : à la fois moderne avec ses taxis, et du dix-neuvième siècle avec la naïveté du touriste qui se fait voler son argent dans un bar. Le tout est raconté sur un ton qui tient de la fable : « Voulez-vous être roi, venez en Roumanie ? », du réalisme politique « Il n'y a plus de rideau de fer, c'est entendu » ou du poème en prose de Baudelaire « [...] j'ai acheté tout son fourniment pour y suspendre son bon sourire et m'y réchauffer le coeur », ou encore du réalisme d'Audiberti de Paris fut, dans la description d'un réparateur de briquet par moins quinze degrés « L'homme les prend, les inspecte un à un, les démonte sans se démonter[...] ». Le tout est sous-tendu par l'importance donnée au livre, à la lecture, à la traduction. Enfin, les « notes ferroviaires » ressemblent bien à des chroniques journalistiques dans le style du dix-neuvième siècle, l'auteur accumulant les moments les plus cocasses, drôles ou curieux pour mieux faire sentir l'exotisme. Mais le poète du vingtième siècle est désabusé « Pas d'inquiétude, nema problema l'aventure commence ». « Mais qu'importe, puisque ici le temps se bat comme les cartes et comme la monnaie. A singe, singe et demi. » « Nous traversons des cartes postales ». « Rendors-toi, mon âme, rendors-toi ». « On a tout le temps pour s'émerveiller de l'incomparable alignement des immenses silos à grains qui longent la voie et soutiennent de leur rouille notre besoin d'existence ». Ironie, distance, morale, mais en même temps goût pour le voyage, les départs, l'exotisme quand même : « On est parti, on ne reviendra jamais ».

Le livre forme un ensemble : d'abord on rêve au départ, puis on part enfin. Tant pis si le voyage est triste et dérisoire. Il est riche de l'autre.

Bernard Fournier
Noailles, France

Pierre Oster. *Utinam varietur*. Poésie. Paris: Gallimard, 2000.

La somme poétique que nous offre Gallimard est une gageure en soi, puisqu'elle offre une globalité qui n'a pas de fin. Un peu à la manière de Pierre-Albert Birot qui commençait ses poèmes par une minuscule et les terminait par des points de suspension. Pierre Oster n'emprunte à ses oeuvres publiées que des fragments, pour offrir au lecteur nouveau une vision cavalière de sa création. Ainsi composé, ce livre est au-dessus de l'oeuvre, au-delà, par delà, c'est un Tout. On pense bien sûr à Mallarmé et à son livre unique. Cette édition de poche nous donne un avant-goût de ce que serait une édition complète. Une oeuvre ambitieuse, volontaire, hautaine, orgueilleuse et humble, variée dans

ses formes et unique dans son inspiration tellurique, proche de la simplicité des choses.

Il faut insister sur le lyrisme de Pierre Oster. Encadré par deux parties ayant trait au travail du poète, ce *Paysage du Tout*, participe au lyrisme critique selon la définition de Jean-Michel Maulpoix. Pierre Oster nous démontre avec la grâce de son équilibre qu'une voix ample et souple peut encore séduire, à l'heure de la brièveté contemporaine inspirée par le silence. Ajoutons qu'à cette chaleur de la phrase se joint celle de l'amitié, lisible dans la dédicace à la mémoire de Jean Paulhan, de Marcel Arland et de Gaston Gallimard.

Et pourtant ce livre épais se présente dans son préambule par une curieuse « Sagesse de l'élagueur ». Non seulement chaque partie ne représente qu'un extrait, mais, en outre, le style lui-même est extrait d'une savante alchimie. « [...] ne pas excéder notre fonds », dit le poète. Il ne s'agit donc pas ici de lyrisme débridé, mais au contraire patiemment établi, même s'il s'exprime par amples laisses : « En remodelant les beaux échecs architecturaux de la phrase ; en les combinant avec les réussites souterraines de la vie ». Pierre Oster se place ainsi d'emblée après la révolution de la déconstruction dans un rapport charnel avec la terre.

Les premiers titres du recueil reprennent dans *Champ de mai* les « Quatrains gnomiques » qui placent haut l'ambition du poète, hanté par la pureté, la recherche de la perfection et de la vérité. « Vérité de l'esprit c'est toi qui me regardes./ Paysage inconnu c'est toi qui me parais. »

Le poème suivant « Solitude de la lumière » est plus joyeux, plus amoureux des mots. « Été, ta douceur ! Ta douceur, Epée. » et se chante en « strophes », dans des raccourcis étonnants : « Le jour est né. Et c'est le soir », ou dans des souffles s'élargissant : « Cède devant le Jour et force sa faiblesse », où l'on croit entendre la Phèdre de Racine. Ailleurs, grâce aux assonances et aux allitérations, le rythme s'inscrit dans le corps du texte : « De l'Hiver, et du règne des pierres,/ Des longanimes pluies épiant mes paupières [...] s'élève/ Tout un printemps dans son réseau de sèvl » La majuscule au mot « Hiver » étonne ; elle est ici au service d'un en-deçà mythique de l'idée. Certains mots flattent l'allégorie : « L'éternelle Unité ne cèle qu'une Rose ». Le poète est hanté par Dieu, par le symbole de la poésie, voire de la beauté. Son vocabulaire précieux ajoute une note de grâce bienvenue dans notre paysage poétique d'aujourd'hui, qui cherche souvent la modernité dans la langue familière.

Est-ce à dire que Pierre Oster n'est pas moderne ? Il est contemporain, c'est-à-dire qu'il est nourri de Rimbaud comme de Perse, de Claudel et de Char. Et il ose, par là, sa propre voix libérée de la tradition tout en s'inscrivant avec modestie dans la proximité de certains aînés. Henri Mitterand note dans sa préface : « Je constate seulement cette étrange et souterraine connivence avec des esprits d'avant les temps modernes, et de l'autre bout du monde, et cette manière qu'il a comme tous les bardes des anciennes — et futures — civilisations, de tenter une poétique de l'essentiel ».

Avec *Un nom toujours nouveau*, « douzième poème », Pierre Oster place son écriture dans une continuité sans fin. Le rythme se diversifie et se développe au plus près du sens : « Je ne ressens aucun pouvoir. La poussière de l'été/ Ne le cède, contre mon front, qu'à la

poussière d'un Nom dévasté ». La recherche mystique se confond avec la recherche poétique : « je chante, en cheminant, le chant que la source m'intime », où l'on peut aussi entendre des réminiscences du dernier Guillevic : « Brièvement, je loue ! ». Tantôt Dieu s'absente et tantôt se présente : « Un Nom toujours nouveau a consacré ma bouche indigne ». Mais à côté de cette humilité, le poète a parfois des accents démiurgiques : « L'univers m'appartient : puisque je puisse louer l'univers comme une herbe, / Puisque tout m'est donné, le Nom, le Signe, le Lieu, / [...] Je me mire dans une image où je m'efface... ». Possession, dépossession, le langage est-il vraiment de nature à célébrer cet espoir, cette vanité de la puissance ? L'important est bien la pratique de la louange poétique : « Où que je tombe, je veux chanter ! »

La Grande année, « dix-septième poème », va jusqu'à l'intimisme : on y décèle ici ou là, un paysage, une présence féminine, un corps : « Mon seul plaisir est d'espérer que la mort serait douce / Si je prenais votre poignet et sentais votre pouls sous mon pouce ! »

Les Dieux, enfin, du vingt-et-unième au vingt-septième poème, expliquent le poète : « La colline est en sang. / Elle est toujours gravide et toujours ses entrailles / Montrent la cruauté de la divinité à laquelle j'ai cru ! ». Son désespoir se tourne alors vers la matière : « Je me voue à la terre, à l'immensité dont son ventre est prodigue ».

La Terre forme le « vingt-huitième poème », « La terre est un savoir ». « La campagne se tait. J'en conjure la paix. Le silence / Signifie-t-il que les talus, si hauts, face au dieu du Tout [...] Bornent le puits vers lequel nous allions ? [...] » L'angoisse métaphysique se transforme en un certain apaisement. On s'oriente vers un panthéisme personnel qu'un souffle anime puissamment.

Enfin, le poète nous ravit en nous laissant lire des extraits de ses *Notes d'un poète*, riche de pensées et d'aphorismes. « *Utinam varietur* : voie du salut. Puissé-je varier pour que le poème ne s'achève ! ». Nous sommes en présence de la vraie poésie, celle qui s'écrit au jour le jour, dont le souffle est la vie, dont la mutabilité est l'essence. Un véritable *Work in progress* sans fin. La parole poétique se réduirait alors à des extraits, rêvant sur une autre parole perdue qui en comblerait les vides, les blancs, les silences, que tente pourtant de chanter ce livre bruissant d'espoir. Elle est revenue. Quoi ? La poésie.

Bernard Fournier
Noailles, France